

# Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

## Correspondance Laurier — Mme Joseph Lavergne, 1891-1893

Marc La Terreur

Volume 43, numéro 1, 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300440ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300440ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Terreur, M. (1964). Correspondance Laurier — Mme Joseph Lavergne, 1891-1893. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 43(1), 37-51. <https://doi.org/10.7202/300440ar>

CORRESPONDANCE  
LAURIER — MME JOSEPH LAVERGNE,  
1891-1893

MARC LA TERREUR  
*University of Alberta*

La vie sentimentale des grands hommes pique toujours la curiosité : leurs contemporains la scrutent pour y trouver matière à potin ou à scandale, tandis que les historiens, eux, s'efforcent d'y déceler des mobiles d'action. Wilfrid Laurier, de son vivant, n'a pas échappé à cette règle. Son intimité avec Mme Joseph Lavergne, épouse de son associé professionnel, faisait jaser les gens d'Arthabaskaville. N'était-il pas étrange, en effet, de voir, chaque jour ou peu s'en faut, un gamin porter à cette dame une lettre que Laurier venait d'écrire ? Puis de voir enfin ce dernier, en personne, rejoindre la destinataire des lettres pendant que le mari abattait la besogne du bureau ? A tout le moins, la coutume était insolite ; mais Joseph Lavergne, convaincu qu'entre Emilie et Wilfrid n'existait qu'une « amitié embellie par une culture réciproque<sup>1</sup>, » faisait fi de tous les ragots de village. N'empêche que les racontars allèrent s'intensifiant. En 1880, Mme Lavergne avait eu un fils et, avec l'âge, il ressemblait étrangement à Laurier. A tel point que ce fils, Armand, devenu adulte, voit les journaux eux-mêmes souligner le fait<sup>2</sup>, divulguant ainsi devant le public ce que chacun chuchotait déjà à Québec, si l'on en croit le sénateur Power<sup>3</sup>. La longue amitié de Mme Lavergne et de Laurier donnait, il va sans dire, un aspect de vraisemblance à ces rumeurs.

Établir, à 85 ans de distance, la réelle filiation d'Armand Lavergne n'entre pas dans le champ de mes préoccupations ; je me contenterai d'évoquer ici une période de cette longue amitié entre sa mère et le chef du parti libéral. Je pourrai d'ailleurs le faire avec assez de précision, grâce à certains documents qu'une bonne fortune quasi providentielle m'a fait tomber entre les mains. Mme Joseph Lavergne, à la fin de sa vie, s'était retirée dans un couvent de Montréal où son neveu Renaud allait souvent lui rendre visite. Un jour — c'était entre 1925 et 1930 — elle lui remit une liasse de lettres qu'elle avait reçues de Laurier et, en août 1963, M. Renaud La Vergne me donnait ces lettres.

Les unes parfaitement conservées, les autres jaunies ou usées, sont toutes, indubitablement, de la main de Laurier. Une première lecture révèle une double caractéristique : elles sont enveloppées d'une imprécision

<sup>1</sup> Louis-Renaud La Vergne, *Mémoires*, Manuscrit dactylographié : 121.

<sup>2</sup> *L'Événement*, 6 et 9 février 1904.

<sup>3</sup> Entrevue accordée à M. Joseph Schull.

qui leur confère une note de mystère et 39 des 41 lettres sont rédigées en anglais. Parler d'imprécision n'est pas une figure de style, loin de là, car deux seulement sont datées de façon complète; dix indiquent imparfaitement le moment de leur envoi, tandis que les trente-trois autres ne mentionnent que le chiffre du jour où elles ont été écrites. Aux petites énigmes qu'un pareil laconisme occasionne pour l'établissement de la chronologie, il convient d'ajouter celle qui résulte du fait que Laurier, citant le nom d'un tiers, se contente toujours d'écrire des initiales, sans plus. Quant à la langue employée, il ne faut pas s'en étonner outre mesure. Les deux correspondants peuvent être taxés d'anglomanie; le véritable zèle de Mme Lavergne pour tout ce qui était anglais, depuis l'étiquette à table jusqu'à la façon de se vêtir<sup>4</sup>, ne peut se comparer qu'au goût reconnu de Laurier pour l'histoire du parlementarisme britannique.

Il m'a fallu déchiffrer ces lettres, m'efforcer de les dater avec exactitude et tenter d'élucider le mystère des personnages cachés sous les initiales. Je suis assez heureux des résultats car j'ai pu fixer la date précise de 39 des 41 lettres — elles sont de 1891, 1892 et 1893 — et retrouver l'identité de la plupart des personnes dont parle Laurier. Reste maintenant à faire connaître le contenu de ces lettres.

La tâche, on peut bien le supposer, s'avère délicate. Pour des raisons de clarté, je préfère procéder par thèmes dans l'examen de cette correspondance. Nous aurons donc ce que j'appellerais des questions sérieuses, où Laurier traite de problèmes philosophiques ou littéraires; nous le verrons ensuite tenir des propos familiers, en disant son affection à Mme Lavergne et en l'entretenant de ses enfants; enfin, puisque Laurier demeure fondamentalement un politicien, nous l'entendrons évoquer ses préoccupations quotidiennes. Comme il s'agit de textes inédits, il me faudra recourir à de nombreuses et parfois longues citations. Je reconnais le caractère fastidieux d'un tel procédé, mais je n'en connais pas d'autre pour révéler le plus largement possible des documents jusqu'à présent inconnus et inaccessibles et pour illustrer du même coup le style de Laurier épistolier.

\* \* \* \*

Avant d'aborder les « questions sérieuses », il me semble indispensable d'indiquer certaines caractéristiques générales de ces lettres. Laurier les écrit d'Ottawa où le retiennent les travaux de la session. Or, il n'aime pas la capitale, souvent qualifiée par lui de « dull » ou « detested ». Il avoue, en 1892, que « this place is duller this year than I have ever seen it. On the few occasions that I have been out, I have not met a soul worth remembering<sup>5</sup>. » Même l'hôtel Russell, où

<sup>4</sup> La Vergne, *op. cit.*: 118.

<sup>5</sup> Wilfrid Laurier à Mme Joseph Lavergne, 13 [mars 1892]. Dorénavant, nous n'indiquerons que la date en citant ces lettres.

il demeure, n'échappe pas à sa critique : selon lui, la société qui y fréquente manque de distinction. Laurier reste donc à sa chambre : il lit, il écrit, il travaille. D'ailleurs, il ne déteste aucunement ces longues soirées et ces longs dimanches où il peut oublier partiellement la politique pour s'adonner à des occupations plus raffinées et plus conformes à ses goûts. Il décrit ainsi l'un de ces dimanches : « the weather was fine . . . , a nice day for a walk, but my easy chair was tempting and my books most enjoying, and if I must confess it . . . I have spent on the whole a pleasant day<sup>6</sup>. » Cependant ces divertissements intellectuels eux-mêmes ne peuvent dissiper sa nostalgie, qu'il laisse parfois percer. « Invariably while I am here, these beautiful days of spring make me long . . . to get away, and find myself once more — and all of a sudden if possible — in those hills where my heart is. This day I experience that feeling as keenly as if not more keenly than ever<sup>7</sup>. » Mais il possède un palliatif de l'ennui : cette correspondance qu'il entretient avec Mme Lavergne. Règle générale, il reçoit des lettres le mercredi et le samedi et y répond le jeudi et le dimanche.

Écrire deux fois la semaine à Mme Lavergne ne représente pas une corvée pour lui ; au contraire, cette tâche est « the most pleasant, not to say, the only pleasant one, in this uncongenial place<sup>8</sup> ». Toutefois, il préférerait converser verbalement avec sa correspondante, et les lettres qu'il lui fait parvenir, « miserable production<sup>9</sup> », ne le satisfont jamais. Mme Lavergne elle-même, très sensible, trouve parfois les lettres de Laurier sarcastiques ou « cold to a degree » et celui-ci se défend du reproche. « Let me assure you that I would be at a loss myself to explain this, if it really be so. Nothing has occurred since I have been here, to alter my mind or heart. My feelings are exactly the same as they were then ; in what I suffered then, I suffer now ; in what I was happy then, I am happy now<sup>10</sup>. »

Par contre, il attend avec une impatience non déguisée les misisves de Mme Lavergne. Un retard imprévu survient-il ? « I have been anxiously expecting a letter from day to day, » dit-il. Mais il ajoute : « It is perhaps too exacting of me, to be thus importunate<sup>11</sup>. » Lorsqu'il connaît le motif du délai, il prend plus aisément les choses, même si son attente ne laisse pas d'être fébrile. Ainsi Mme Lavergne a dû aller à Québec et la régularité de sa correspondance en a souffert. Laurier comprend cette raison, mais « to an axious heart, this self convincing is hardly satisfactory, to me it is more distressing, and there will be no rest for

<sup>6</sup> 19 [juillet 1891].

<sup>7</sup> 27 [mars 1892].

<sup>8</sup> 6 [avril 1892].

<sup>9</sup> 20 [mars 1892].

<sup>10</sup> *loc. cit.*

<sup>11</sup> 1<sup>er</sup> [avril 1892].

mind and heart, until I have heard from you<sup>12</sup>. [...] It would be better for me, could I silence those inner voices, but those voices are rebellious and will not allow me any rest<sup>13</sup>.» A tout événement, le moindre délai — motivé ou non — amène une sorte de supplique. « Remember I am looking for a letter, as soon as you have the first leisure to write, not one minute earlier, but not one minute later<sup>14</sup>.»

En conséquence, ces « welcome, so welcome letters<sup>15</sup> » remplissent Laurier de joie lorsqu'elles arrivent au moment convenu. « When I am here, your letters come on certain days, as regularly as those days themselves. The other days I live upon the food thus brought by those more lucky ones<sup>16</sup>. » A certains moments, il sait Mme Lavergne très occupée ou encore en voyage : il est alors mentalement prêt à ne pas recevoir les lettres souhaitées. Si elles arrivent quand même, il exulte, car son amie aurait normalement dû le négliger. « Was that one evil thought? If it is, I owe you a very full apology, for your letters have been more numerous than ever before, and shall I say it, it seems to me, even more affectionate. I thank you, my dear friend, from my heart I thank you<sup>17</sup>. » Et Laurier n'est jamais embarrassé pour exprimer sa gratitude, surtout lorsque les lettres de Mme Lavergne lui ont particulièrement plu. Qu'on en juge.

« The last words of your letter are very good, very kind : good, kind, loving like yourself, and yet good, kind, loving as they are, they make me sad and lonely — sad and lonely because I crave all the more to see you. Do you not believe this, my dear, ever dearer friend<sup>18</sup>. » Ou encore : « I must say however that though deprived of your conversation, your last letter was some compensation to its want : that last letter was not only of many pages, but all its pages were full of kindness and affection<sup>19</sup>. » Une autre lettre représente la plus grande joie qu'il ait connue en plusieurs semaines<sup>20</sup>; une autre est « so good, so kind, so much like yourself that I can live on it for days<sup>21</sup> »; celle-ci est « more than good: it went to my heart<sup>22</sup> »; chaque ligne de celle-là demeure « well engraved in my mind<sup>23</sup> ». Rien d'étonnant alors de voir Laurier inviter sa correspondante à écrire plus souvent; « Certainly, my dear friend, write to me tomorrow; write to me tomorrow and the day

<sup>12</sup> 21 [mai 1891].

<sup>13</sup> 24 [mai 1891].

<sup>14</sup> 1<sup>er</sup> [avril 1892].

<sup>15</sup> 17 [mai 1891].

<sup>16</sup> 29 [juillet 1891].

<sup>17</sup> 7 [août 1891].

<sup>18</sup> 23 [août 1891].

<sup>19</sup> 6 [avril 1892].

<sup>20</sup> 24 [septembre 1891].

<sup>21</sup> 27 [septembre 1891].

<sup>22</sup> 29 [juillet 1891].

<sup>23</sup> 3 [avril 1892].

after, and every day, and more if you can<sup>24</sup>.» Mais Laurier ne parle pas seulement de son ennui ou du plaisir que lui font les lettres de son amie; il traite de ses lectures et des réflexions que celles-ci lui suggèrent, et il se permet volontiers d'aborder des problèmes profonds. C'est ce que j'appelle les « questions sérieuses ».

Généralement, lorsqu'il sait Mme Lavergne en proie à la solitude, donc à l'ennui, il lui fait parvenir des livres. Il s'en abstient, cependant, lorsqu'elle est entourée d'amis, car cette femme d'esprit, capable de charmer un intellectuel de la trempe d'Edward Blake<sup>25</sup>, préfère la conversation avec des gens cultivés à la lecture de n'importe quel bouquin<sup>26</sup>. Une compagnie raffinée n'étant pas souvent accessible à Mme Lavergne, Laurier doit y suppléer par l'envoi de divers ouvrages. Un jour, il lui procure un recueil de poésie: il n'en donne pas le titre mais reconnaît y avoir trouvé un poème empreint de tristesse qu'il a lu et relu avec toujours plus d'intérêt<sup>27</sup>. Mais, la plupart du temps, les livres mentionnés concernent les époques et les personnages qu'affectionnent les deux correspondants. Et Laurier ne cache pas ses impressions.

La lecture d'une série d'articles sur la vie à la Cour, sous le Second Empire, convainc Laurier que Napoléon III était devenu incapable d'un effort sérieux et qu'alors sa défaite aux mains des Allemands n'avait rien de surprenant<sup>28</sup>. Un volume sur Louis XV et son temps le révolte. « Quelle triste, quelle lamentable époque, quel singulier mélange que ce Louis XV ! Que de belles qualités sacrifiées, mais quel dégoûtant [sic] personnage après tout ! Tout était dominé chez lui par la sensualité. Et quelle vile femme que cette marquise de Pompadour. Chez Louis XV il n'y avait que de la sensualité; chez elle il n'y avait que de l'intrigue. Et dire que c'étaient là les gens qui gouvernaient la France. Plus que jamais je suis un démocrate. Les excès de la révolution me paraissent presqu'excusables [sic]<sup>29</sup>.»

Les personnages historiques dont il est fait davantage mention dans cette correspondance sont ceux de Joséphine et de Madame de Staël. Napoléon, parlant de Joséphine, disait « qu'elle était gracieuse en tout<sup>30</sup> ». Laurier reprenait ces mots pour les appliquer à son amie, semblable sous bien des rapports à l'épouse de Bonaparte<sup>31</sup>. Laurier partage la jalousie de Napoléon revenant d'Égypte; il ne croit pas vraiment à l'infidélité de Joséphine, mais « what is true to me, is that she was an inveterate coquette,

<sup>24</sup> 10 février [1893].

<sup>25</sup> 23 [août 1891].

<sup>26</sup> 24 [juillet 1891].

<sup>27</sup> 3 [septembre 1891].

<sup>28</sup> 20 [septembre 1891].

<sup>29</sup> août 1891.

<sup>30</sup> 17 [mai 1892].

<sup>31</sup> *loc. cit.*

and had I been in N[apoleon]'s place, I would have been unmerciful<sup>32</sup> ». Il comprend la juste colère de Bonaparte à cette époque, mais il ne pourra admettre, par contre, que Napoléon répudie l'impératrice parce qu'elle ne lui a pas donné d'enfant: une telle raison est jugée vulgaire par Laurier<sup>33</sup>.

Quoiqu'il en soit c'est à Madame de Staël que Mme Lavergne s'apparente surtout par ses goûts et dispositions et par l'horreur qu'elle a de la solitude. « Oh ! Madame de Staël, how I find her in my dear friend, whose chief enjoyment is like Madame de Staël's, to meet her friends, to have them about her, and then let the mind open its wings and fly about in the *arabesques* of improvised conversation<sup>34</sup>. » Et Laurier conseille à son amie de poursuivre elle-même le rapprochement avec Madame de Staël jusqu'à devenir écrivain, elle aussi.

Car le talent littéraire ne manque pas à Mme Lavergne, au jugement de Laurier. L'une de ses missives est un véritable joyau<sup>35</sup>, tandis que se retrouvent très souvent dans ses lettres, « the attraction, the charm of style and of literary excellence . . . I would advise you to write, my dear friend, because with your active nature, solitude is simply intolerable to you, and after some time your solitude would become perhaps attractive if you were to people it with creatures of your own fancy<sup>36</sup>. » Mais de tels souhaits demeurent en somme assez superficiels.

En revanche, le ton des lettres devient par moments extrêmement sérieux. Au printemps de 1891, par exemple, Laurier est fort sombre. Il a été très malade et il avoue avoir, à plusieurs reprises, espéré que cette maladie fût sa dernière<sup>37</sup>, car « death would have no terrors for me : indeed it now has many attractions<sup>38</sup> ». Rapidement, toutefois, il se réconcilie avec la vie, malgré ses misères et si transitoire qu'elle demeure. Divers événements, d'ailleurs, suscitent les réflexions de Laurier sur le sujet. La lecture de Shelley l'amène à s'écrier : « Why are we born so ignorant ! Why can we not learn the secrets of life, of destiny, of affinity, as we learn from books, other matters, which compared to these, have scarcely any relation to our happiness<sup>39</sup> ! » La vieillesse de Sir John A. Macdonald suscite la constatation que la vie est en définitive peu de chose et que « the idea that every thing must come to an end is a despairing one<sup>40</sup> ». Pareillement, une maladie pourtant sans gravité de

<sup>32</sup> 19 [juillet 1891].

<sup>33</sup> 17 [mai 1892].

<sup>34</sup> 5 [août 1891].

<sup>35</sup> 20 [mars 1892].

<sup>36</sup> 24 [mars 1892].

<sup>37</sup> 21 [mai 1891].

<sup>38</sup> 27 [mai 1891].

<sup>39</sup> 2 [août 1891].

<sup>40</sup> 17 [mai 1891].

Mme Lavergne — elle a 45 ans — suscitera la réflexion que « the most hopeless of all battles, is the battle against fate<sup>41</sup> ». Très souvent, la pensée revient sur la rapidité avec laquelle s'écoule le temps et, une fois, on peut lire : « The flight of time would be nothing, if before it goes away, it had brought to us, the share which seems due to us, of those blessings which are in sight, and yet unattainable<sup>42</sup>. »

Et Laurier se désespère — ou peu s'en faut — de ne pouvoir trouver de consolation dans la prière. Deux faits illustrent clairement sa position religieuse à l'époque. En 1892, il a présenté à Mme Lavergne *l'Imitation de Jésus-Christ*, dans la traduction de Lamennais. Il confesse avoir fort goûté les trois premières parties de l'ouvrage, même si la quatrième le laisse indifférent; et il ajoute, « those who believe must find in it many beauties<sup>43</sup> ». Que Mme Lavergne apprécie ce cadeau réjouit Laurier qui confie alors pour ce qui le concerne: « Unfortunately *je ne suis pas un croyant*, but the beauties of that book have often moved me<sup>44</sup>. » Sa correspondante a dû entamer une discussion avec lui, car il éprouve bientôt le besoin d'expliquer ses sentiments en la matière. « You have the faith : you can pray. I do wish that I also could believe and pray. I most fervently believe in the justice of Him from whom we proceed and to whom we owe all. I believe in the justice and mercy of his laws, eternal like himself: further my faith goes not and I regret it... I wish I could pray and have confidence in those supreme consolations, when my rebellious soul throbs at the loss of my cherished illusions. Having neither the faith, nor the hope, I try to grow indifferent, and to become callous at the blows which all my efforts have not succeeded in averting<sup>45</sup>... » L'année suivante, le fils de Mme Lavergne, Armand, a vraisemblablement manifesté le désir de devenir prêtre. Laurier s'insurge à cette idée, d'autant plus qu'il vient d'entendre un grand prédicateur dominicain dont l'aspect extérieur lui a déplu... « The shaven head, the not very clean garments and many other things showed unmistakably that priesthood does not refine men, that it has indeed a very different result<sup>46</sup> ».

Il est presque normal que Laurier, chef du parti libéral, ne soit pas un fils entièrement dévoué à l'Eglise catholique, même s'il croit fermement à l'immortalité de l'âme. Une telle croyance, d'ailleurs, est chez l'homme d'Etat le terme d'un assez bizarre cheminement. A Mme Lavergne, qui souffre d'être séparée de ses enfants, il écrit ceci : « Nothing is to me, so strong a proof of the immortality of our souls, than this constant suffering caused by the very sentiments in which the only happiness of life can

41 2 février 1893.

42 3 [juillet 1892].

43 20 [mars 1892].

44 24 [mars 1892].

45 3 [avril 1892].

46 3 [avril 1893].

be found. The world must exist somewhere, in which the holy affection which binds a mother to her children, will be the cause of joy for ever unalloyed<sup>47</sup>. » Mme Lavergne peut sans doute trouver quelque consolation dans ce genre de confiance mais elle puise à coup sûr plus de joie dans l'affection constante que lui témoigne Laurier ou dans ce que j'appelle les « propos familiers ».

\* \* \* \*

Car affection il y a, indubitablement, ne serait-ce que dans les salutations, aussi peu conventionnelles que variées. « Goodbye my friend so dear... Goodbye again, my dear, ever dearer friend. Ever and ever faithfully<sup>48</sup>... » « Goodbye to you, friend so dear and very day dearer. I must close and still my heart clings to that paper<sup>49</sup>... » « ... and believe me ever, ever — very minute of your life — che li vuol tanto bene<sup>50</sup>. » A l'intérieur même des lettres, Laurier trouve souvent moyen d'exprimer sa chaleureuse amitié. Il parle d'une cousine qui vit avec Mme Lavergne et dont il loue les qualités; mais il prend bien soin d'ajouter que le motif premier de son affection pour cette parente tient au fait que celle-ci se trouve constamment aux côtés de Mme Lavergne<sup>51</sup>. Un autre jour, il lui déclare sans réticence que l'opinion de sa correspondante est pour lui ce qu'il y a de plus précieux au monde<sup>52</sup>. Elle ou ses enfants sont-ils malades? Laurier se désole. « Heaven knows how I fret and worry not about reverses however, but I fret and worry where my heart is, alas there I have no peace<sup>53</sup>. » Tout cela est monnaie courante: il faut considérer les circonstances particulières où les effusions plus senties de Laurier deviennent littéralement presque lyriques.

Il croit fermement à l'effection que lui voue Mme Lavergne et il s'en réjouit. « Proud I am of your friendship, lucky of your affection, and could I yell it on the top of houses, prouder yet would I be<sup>54</sup>. » Parfois cependant, Mme Lavergne doit manifester quelque inquiétude quant à l'amitié que lui porte Laurier. Et ce dernier de protester. « Could I only see you at this moment, could I only sit by you, I could, simply by looking straight in your eyes, make you ashamed of ever distrusting me. In former years, you well might distrust me, but for many years permitting such doubt is an injury, I should say an insult to me<sup>55</sup>. » Un nuage s'est à nouveau formé, quelques mois plus tard, et Mme Lavergne a jugé Laurier injuste à son endroit. Celui-ci s'en défend. « I would

<sup>47</sup> 27 [septembre 1891].

<sup>48</sup> 3 [juillet 1892].

<sup>49</sup> 24 [mai 1891].

<sup>50</sup> 2 février 1893.

<sup>51</sup> 19 [juillet 1891].

<sup>52</sup> 13 février [1893].

<sup>53</sup> 1<sup>er</sup> [avril 1892].

<sup>54</sup> 24 [mai 1891].

<sup>55</sup> 21 [mai 1891].

like to see you, my dear, dear, friend, not to have your explanations, but simply to see you, to hear you, to look in your eyes, to listen to your voice, to feel that it is you, to be sure of it, to enjoy the consciousness of it... *Chère injuste*, this is an expression which you once applied to me, and which I would like to utter to you in so many words<sup>56</sup>...» Les nuages se dissipent, heureusement, et les accents de sérénité affectueuse reparaissent, teintés même de nuances romantiques. A preuve cette lettre où Laurier constate que jamais son amie n'a chanté pour lui et où il avoue s'être souvent imaginé qu'elle le faisait. « I heard you once, last summer. From the open window of my room, I heard your voice... My heart was big that night, and the words went deep into my heart, though I could hardly then respond to the sentiment which they gave expression to... All the emotions which that voice evoked, are still as fresh in my soul as they were these thirteen months ago<sup>57</sup>...»

Il arrive que Laurier admette franchement l'ennui qui le torture. « How I long to get away from here ! How I long to look in the face of my dear friend !... That separation has been very long: to me absence has not produced the effect which generally accompanies absence. It is said *que les absents ont tort*. My dear friend though far has always been near me, with me. *Procul fate, juxta corde*... Whether she will or not, I appropriate it [this motto] to me; I keep it for me, and to my last day it will follow me<sup>58</sup>.»

Cette affection profonde que Laurier voue à Mme Lavergne, il la reporte tout naturellement sur les enfants de celle-ci: Gabrielle et Armand. Les lettres que je possède sont remplies de cette sollicitude. C'est un attachement véritable qu'il éprouve pour Gabrielle, une fillette de treize ans, pensionnaire dans un couvent de Québec et dont Laurier défraie, avec quel plaisir, le coût des études<sup>59</sup>. Il comprend l'ennui qui étreint la jeune fille car il se remémore le déchirement qu'il a ressenti, enfant, lorsque son père l'a conduit à L'Assomption et que la lourde porte du collège s'est refermée sur lui. « There was not between my father and me, one tenth nor even one hundred [sic] part of the close affection which exists between you and your children, but all my heart went after him<sup>60</sup>.» Convaincu du chagrin de Gabrielle, Laurier va jusqu'à lui écrire une lettre vraiment charmante, pleine de tendresse, pour la féliciter du courage qu'elle a manifesté, même au milieu de ses pleurs; il lui décrit comme incomplet son propre bonheur de revenir à Arthabaskaville car il lui manque maintenant ses « chers petits amis » qui, chaque année, à son retour d'Ottawa, lui « faisaient fête<sup>61</sup>».

<sup>56</sup> 23 [août 1891].

<sup>57</sup> *loc. cit.*

<sup>58</sup> 24 [septembre 1891].

<sup>59</sup> 23 [août 1891].

<sup>60</sup> 3 [septembre 1891].

<sup>61</sup> Laurier à Gabrielle Lavergne, 5 octobre 1891.

Gabrielle, « just like a young bird on the crest of the nest, tempted by the space, but hardly trusting its wings<sup>62</sup> », suscite l'admiration de Laurier. La fraîcheur et l'affection des lettres que la jeune fille envoie à sa mère vont jusqu'à tirer ses larmes<sup>63</sup>. Il n'est pas étonnant alors que la moindre maladie de Gabrielle mette Laurier en émoi: il fait parvenir des remèdes<sup>64</sup>, il invite la patiente et sa mère à venir séjourner à Ottawa où la température plus clémente accélérerait une guérison complète<sup>65</sup>. Apprend-il que Gabrielle écrit des vers ? Il est impatient de les lire, pressé par « a great curiosity to see those early effusions of her active mind<sup>66</sup> ». La jeune fille est-elle en vacances au bord de la mer ? Laurier écrit à Mme Lavergne qu'elle doit respirer d'aise en entendant les compliments qu'on lui fait au sujet de sa fille<sup>67</sup>.

Les travaux scolaires de Gabrielle semblent par contre dénués de tout intérêt. Dans l'ordre académique c'est vers Armand que Laurier dirige son attention. A juste titre d'ailleurs, car Laurier ne croit pas qu'il existe d'enfant plus doué que celui-ci<sup>68</sup>. A douze ans, Armand est allé passer quelques jours à Ottawa. « That little man is full of magnetism, winning and attractive, and at the same time so frank, so outspoken, so clever also, and so ready witted<sup>69</sup>. » Le bagage de connaissances du jeune garçon a abassourdi Laurier qui le surnomme « your little Macaulay ». « He is indeed a real infant Macaulay from his love of books, and the extent and variety of his information... He is really a very promising child, and when in a few years, when grown up to manhood, with his naturally refined and reserved manners, with his expressiveness of countenance, and with this attention to his person which he now neglects but which will come with age, he will undoubtedly be a man not in a thousand, but in a million<sup>70</sup>. » Et ces connaissances, étonnantes chez un enfant de cet âge, ne le rendent pas pédant. « What makes the astonishment all the greater, is that he carries his information, quite naturally, quite unconsciously, and as the conversation proceeds, he shoots off a remark here, and a remark there, which cause you to pause and wonder. What is more remarkable yet, is the promptness and aptness of his reparties. This is his mother all over<sup>71</sup>. »

Les succès d'Armand, pensionnaire au Séminaire de Québec, ne correspondent pas toutefois aux capacités qui lui sont ici prêtées. Laurier ne tient pas à ce que le jeune garçon soit le premier de sa classe, mais

<sup>62</sup> Laurier à Mme Lavergne, 2 [août 1891].

<sup>63</sup> 10 [septembre 1891].

<sup>64</sup> 6 [avril 1892].

<sup>65</sup> 3 [avril 1892].

<sup>66</sup> 13 février [1893].

<sup>67</sup> 26 [juillet 1891].

<sup>68</sup> 7 février [1893].

<sup>69</sup> 16 [juillet 1891].

<sup>70</sup> 19 [juillet 1891].

<sup>71</sup> 16 [juillet 1891].

il aimerait bien le voir occuper un rang tout de même plus élevé que celui qu'il détient<sup>72</sup>. Laurier convient de la débilité de l'enfant, il conçoit que l'atmosphère peu hygiénique de l'institution où celui-ci se trouve<sup>73</sup> nuise à la régularité de ses progrès. Néanmoins, il faut bien confesser qu'Armand manifeste une certaine propension à la paresse. « The only weak point of that boy is his inclination to indolence. You laugh at that as a rule, my dear friend, but I take a different view; urge him, gently urge him to exertion; the advice will bear its fruit some time, though not perhaps immediately<sup>74</sup>. »

Cette paresse est surtout marquée au chapitre de l'anglais. Est-ce vraiment de la paresse ? Ne serait-ce pas plutôt un désir de réaction que manifesterait ce « contempt of english<sup>75</sup> » ? On peut se le demander. Écrivant à sa mère, Armand s'écrie : « Ton fils qui sera toujours patriote; » et Laurier de commenter : « Happy age, is it not, when there can be so much enthusiasm for a cause so little deserving of it<sup>76</sup> ! » A tout événement, ce peu d'intérêt pour l'étude de l'anglais désespère Laurier qui s'en ouvre plusieurs fois à Mme Lavergne. « ... tell him that above every thing else, he must apply himself to learn english, that it is absolutely essential for such an intense french canadian as he is; that it is the absolute condition which will enable him, some day, to defend the rights and privileges of his race. That ought to fetch him, I am sure<sup>77</sup>. ... I would want him, when he is twenty to be as familiar with one language as the other. You know and I know the great advantage it would be to him<sup>78</sup>. ... He does not know that at 20, could he speak and write english, as currently and fluently as french, his start in the world would be immeasurably advanced<sup>79</sup>. » Un tel souci, cela va sans dire, est parfaitement compréhensible chez Laurier qui fixe à cet enfant aimé le but « of being good, of becoming better, and struggling to be of some service to his family and his people<sup>80</sup> ».

Mme Lavergne a donc raison d'être fière de ses incomparables enfants. « Yes, my dear friend, you have every reason to be proud of your children. You seem to me blessed as no mother ever was, and really there is justice in this, for I know not of any other such mother as you are, my dear, dear friend<sup>81</sup>. »

\* \* \* \*

72 3 [avril 1892].

73 6 [avril 1892].

74 7 février [1893].

75 24 [août 1891].

76 17 [mars 1892].

77 20 [septembre 1891].

78 24 [septembre 1891].

79 19 [juillet 1891].

80 3 [avril 1893].

81 24 [mai 1891].

Cependant Laurier, correspondant régulier, ami sincère et tendre, n'en demeure pas moins un homme politique, à la tête de son parti et constamment aux prises avec les tâches qui incombent à un chef de l'opposition. Quoi de plus normal, alors, que de voir ressortir, de temps à autre, ses préoccupations du moment, surtout quand ses problèmes ou ses difficultés concernent en quelque façon ses amis ?

A certains moments en effet — et surtout durant les années de cette correspondance — Laurier en vient à exéquer sa tâche. Il soupire après la douceur des années de jadis<sup>82</sup>, la ville d'Ottawa lui déplaît, la vie à l'hôtel Russel lui pèse, sa santé se détériore, et ses finances sont en passe difficile. La longueur des sessions l'accable, particulièrement celle de 1891, si fertile en scandales. Qu'il voudrait donc s'éloigner et rejoindre Mme Lavergne qui goûte les joies estivales de Murray Bay ! Mais « such is not my lot. My lot is to plod away here for weeks yet, and we have just come to what must prove the most unpleasant part of my task [on est en plein scandale Langevin-McGreevy]. To accuse, to recriminate, to hurt, to wound is not congenial to my nature, and all this must be performed within the next few weeks. It is a stern duty: it has to be done, and though the men against whom it has to be done are nothing to me, it is a task which I detest<sup>83</sup>. »

Le désir le tenaille encore d'abandonner ce poste qu'il n'a pas brigué et dont il a toujours voulu se défaire. Tout en bataillant à la Chambre des Communes, « discarding the impetuous frowns of the rush, the cautious advice of the timid », il aspire au moment où il pourra se défaire des liens qui, chaque jour, l'enchaînent davantage à son fauteuil de chef<sup>84</sup>. Il voudrait bien passer le fardeau à un autre pour retourner à l'exercice de sa profession d'avocat. Il lui faudrait travailler d'arrache-pied et surtout il devrait, au préalable, faire accepter sa démission par ses collègues<sup>85</sup>. Rien n'aboutit durant cet été 1891 mais le sujet revient sur le tapis, avec encore plus de force durant l'hiver 1892.

En février, le parti libéral connaît des déboires qui affectent profondément son chef, car il entrevoit une recrudescence d'animosité entre les deux races du pays. On est alors à l'époque des scandales imputés à Langevin et à Mercier. C'est à cela que pense Laurier quand il écrit à Mme Lavergne: « There exists in the great mass of the people of Ontario a conviction sprung from late events, carefully nursed by the enemy that french men are boodlers, and that I am not in consequence to be trusted. I am given the full credit of not being a boodler, but that I could be unable to stem the current of boodlism. My opponents yell themselves hoarse, shouting and repeating that statement<sup>86</sup>. » Laurier

<sup>82</sup> *loc. cit.*

<sup>83</sup> 7 [août 1891].

<sup>84</sup> *loc. cit.*

<sup>85</sup> 9 [août 1891].

<sup>86</sup> 21 [février 1892].

prend alors la ferme décision de quitter la direction de son parti. Le 13 mars, il écrit à son amie qu'il lui faudra, selon toute probabilité, recommencer à neuf sa carrière d'avocat : « ... how pleasant it would be if I could commence as I could have commenced twenty five years ago. Under existing circumstances, it will require a good deal of courage, to roll up my sleeves and launch in the battle of life, for the daily bread, the same as I did twenty five years ago<sup>87</sup>. » Le 17, il confie avoir fait part de sa résolution, le matin même, à ses plus intimes collègues. Laurier avait mûrement réfléchi à cette démission, il l'avait même annoncée dès le début de janvier<sup>88</sup>; cependant nous savons qu'il n'y donna pas suite.

Sa présente attitude quant à la direction du parti libéral demeure incompréhensible si l'on laisse de côté l'ancien leader, Edward Blake, qui hante littéralement l'esprit de Laurier. L'on se souvient que la fameuse lettre de Blake à ses électeurs de West Durham, le 6 mars 1891, avait creusé un fossé très large entre celui-ci et les libéraux. L'on sait également, grâce à l'article de M. Underhill, qui cite copieusement la correspondance échangée entre Blake et Laurier, que Laurier a véritablement tenté d'adapter la doctrine de Blake à sa propre politique et qu'il a également voulu le ramener à la tête du parti libéral<sup>89</sup>. Il devient fort intéressant alors d'apprendre qu'au moment où Laurier reprend contact avec Blake, ce dernier se repose à Murray Bay où séjourne également Mme Joseph Lavergne. Puisque Laurier communique ses impressions à sa correspondante, on peut même se demander si celle-ci n'aurait pas, dans une certaine mesure, joué dans cette circonstance le rôle de conciliatrice.

Il n'y avait eu aucune communication entre Blake et Laurier depuis les élections générales tenues au début de mars 1891<sup>90</sup>. Or, le 19 juillet, Laurier écrit à Blake, exprimant l'espoir que leurs divergences politiques n'assombriront en rien leur amitié<sup>91</sup>. A Mme Lavergne, Laurier avoue qu'il avait trouvé un prétexte pour écrire à Blake, même s'il ne pouvait approuver sa conduite<sup>92</sup>. Et il explique ses sentiments. « Remember, my dear friend, that though very moody he is a very sensitive heart. I do not know how we stand... We are estranged in politics. His letter on the political situation is a slap in the face of the party and of me particularly. I cannot be angry with him: I know him too well, and love him too well. I tell you all this, because I am sure, when you meet him, I must come in for a share of your conversation, but under no circumstances, and for no reason, never show him a letter from

<sup>87</sup> 13 [mars 1892].

<sup>88</sup> Laurier à Julius Scriver, 5 janvier 1892, Papiers Laurier, A.P.C., M.G. 26, G 1(a), vol. 6:2069-71.

<sup>89</sup> Frank H. Underhill, *Laurier and Blake, 1891-1892, Canadian Historical Review*, vol. XXIV, n° 2, June 1943 : 135-156.

<sup>90</sup> Laurier à Mme Lavergne, 24 [juillet 1891].

<sup>91</sup> Underhill, *op. cit.*, 137-138.

<sup>92</sup> Laurier à Mme Lavergne, 7 [août 1891].

me<sup>93</sup>. » Cette recommandation, Laurier l'explicite quelques jours plus tard lorsqu'il enjoint à Mme Lavergne de ne pas dire à Blake à quel point la lettre de West Durham lui paraissait injuste. « I know his heart too well; it is good. If he had the slightest conception how deeply he can wound, his good heart will only suffer more. You are the only one to whom I have unfolded all my thoughts on this subject. I was fearing... that your affection for me... might impel you to place before that man, thoughts which perhaps have never struck him, and which make him feel still more miserable: for I am satisfied that he is very unhappy<sup>94</sup>. »

Mais Blake, immensément heureux que son successeur ait fait les premiers pas sans manifester de ressentiment personnel, écrit une fort belle lettre à Laurier, le 4 août.<sup>95</sup> Laurier en est fort aise même s'il ignore la raison profonde de ce revirement de Blake. Il s'en ouvre à son amie. « I now hope that I may induce my great friend to take up the yoke from off my shoulders. I received from him..., a most affectionate letter, in which the misunderstandings of the last few months are all waved aside. This is a great burden off my heart. I must now press him to come to the front. Apart from all other reasons, he is wealthy, and I am poor<sup>96</sup>... » Les soucis d'un chef de parti ressortent clairement ici, mais en même temps apparaît le désir de conserver un ami. Laurier attache un prix inestimable à l'amitié: cela transpire dans sa correspondance à propos de Blake, mais se manifeste avec autant, sinon plus d'évidence, à propos d'Ernest Pacaud.

L'histoire de Pacaud et de ses difficultés est trop connue pour devoir être rappelée ici. La situation précaire où il s'empêtre, à la fin de l'été 1891 et dans l'hiver 1892, désespère Laurier, profondément attaché au propriétaire de *l'Electeur* mais incapable d'approuver sa conduite. « The trouble of dear E. [rnest] weighes on me. I cannot approve him, I cannot stand by him: this is what makes me ache... Perhaps E. [rnest] will think that I am not a true friend to him, and the thought is unbearable<sup>97</sup>. » Laurier, toutefois, ne croit pas Pacaud irrémédiablement compromis car l'opinion publique « is not sufficiently sensitive for that. But this position is false. Take my own case. E. [rnest] has no friend so absolutely attached to him, as I am, but I cannot defend his action in public, nor approve his course in private. This is a real cause of sorrow to me, and believe me, my dear friend, one which is ever before my eyes, and which is a perpetual torment<sup>98</sup>. » Il est patent que Laurier souffre: son affection pour Pacaud, fondée sur la gratitude,

<sup>93</sup> 24 [juillet 1891].

<sup>94</sup> 29 [juillet 1891].

<sup>95</sup> Underhill, *op. cit.*, 140-141.

<sup>96</sup> Laurier à Mme Lavergne, 9 [août 1891].

<sup>97</sup> 3 [septembre 1891].

<sup>98</sup> 10 [septembre 1891].

ne se dément pas. « I owe him what has been to me, for years, a priceless boon. He has changed my life, fixed it in the unalterable object of all my thoughts and aspirations<sup>99</sup>. » Je serais porté à penser qu'Ernest Pacaud fut l'artisan de l'amitié entre Laurier et Mme Lavergne et que tel est son plus haut titre à la reconnaissance<sup>100</sup> de l'homme qui lui doit « everything for which life is worth living<sup>101</sup> ».

\* \* \* \*

Faut-il porter un jugement d'ensemble sur cette correspondance dont j'ai cité de nombreux extraits ? La tâche me semble impossible, car les lettres que je possède ne représentent à coup sûr qu'une partie de l'échange de ces correspondants réguliers et prolifiques.

Je soulignerais néanmoins, à chaque page ou presque, les marques significatives de l'affection et de la tendresse de Laurier ; je noterais également qu'à nul endroit il n'est question de Mme Laurier, tandis qu'il n'est fait mention de Joseph Lavergne qu'à trois reprises, et toujours de façon fortuite et anodine. Quelle est, alors, la véritable nature des rapports entre Wilfrid Laurier et Mme Joseph Lavergne ? Une amitié tendre, une amitié littéraire, une conformité de goûts et de sentiments chez deux intellectuels mariés à de prosaïques conjoints ? Il y a sans doute un peu de tout cela. Personnellement, je ne crois pas que la nature de leurs relations ait été plus intime car, alors, comment Laurier aurait-il pu flétrir la coquetterie de Joséphine, image de Mme Lavergne ? Comment aurait-il pu condamner la sensualité de Louis XV ? Comment, surtout, aurait-il pu demander à Mme Lavergne de dire à l'un de leurs amis — plongé dans une aventure sentimentale — que « he must learn the lesson that after all there is such a thing as chastity among women and honor among men, that human actions can have another inspiration than selfishness or vile appetites<sup>102</sup> ».

Ces lettres peuvent poser bien des points d'interrogation et Laurier sourirait sans doute de nous voir scruter la nature de ses relations avec Mme Lavergne d'après cette correspondance partielle, comme il devait sourire des potins de village que suscitait son affection pour son incomparable amie.

<sup>99</sup> 13 [mars 1892].

<sup>100</sup> 23 [août 1891].

<sup>101</sup> 27 [mars 1892].

<sup>102</sup> 20 [septembre 1891].